



Louis Cruchet

Paysages célestes et angoisse du temps

CELESTIAL LANDSCAPES AND TIME ANGUISH

ABSTRACT

“Is the anguish of time reflected in celestial landscapes?” To answer this question, we will proceed to a stylistic analysis of celestial landscapes with a view to discussing the representation of the Zodiac of the planets. Celestial landscapes are represented in accentuation (daylight rhythm), elevation (night-time rhythm), alternation (mixed rhythm). The anguish of time is reflected more in the hyperbolism of the diurnal scheme. But that is not all, because we have seen the possible correlation between life expectancy and celestial landscape. When lifetime is short and the entropic vision of the cosmos prevails, the landscapes of the sky are traumatic and anguishing. *A fortiori*, when the equinoctial precession becomes a “disenchantment of the world” and this during a period of short life expectancy, the anguish of time becomes stronger.

KEYWORDS

Archaeoastronomy; Ethnoastronomy; Planets; Eschatology; Landscape; Zodiac.

LOUIS CRUCHET

Centre d'Investigation en Ethnoastronomie Locale (C.I.E.L.), Polynésie Française
ciel.polynesien@mail.pf

En guise de préambule, nous soulignons que nous nous référons dans cet article aux travaux que nous avons effectués dans notre ouvrage *Planétonymie. Les noms des planètes dans les différentes cultures* qui est un essai anthropologique sur l'imaginaire des planètes observables à l'œil nu.

Notre thèse défend l'idée que l'inconscient collectif a été frappé par les observations astronomiques établies sur les planètes et, qu'ainsi, des invariants se retrouvent dans la nuit des temps jusqu'à nos jours.

Presque partout dans les cultures astronomiques le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne et Mercure sont symbolisés par le sexe viril et un seul aspect du genre humain, alors que Lune et Vénus évoquent tantôt un genre sexuel et tantôt l'autre.

Deuxièmement, nous avons vu les prédominances des notions de structures ou d'énergie, d'espace-temps ou d'anthropomorphisme.

Notre étude de synthèse conclut que Mars, Jupiter et Saturne sont nommés et qualifiés par des notions de structure et d'énergie, alors que le Soleil, Vénus, la Lune et Mercure sont évoqués par des notions spatio-temporelles.

De plus, en matière d'anthropomorphisme, autant Mars, Jupiter et Saturne sont désignés par des épithètes appréciatives (générosité, bienfaisance, bienveillance) ou dépréciatives (agressivité, stérilité, malveillance),



autant le Soleil, Vénus, la Lune et Mercure sont associés à une partie du corps précis, comme les yeux, la tête ou le visage, ou à la fonction psychique de l'être humain. Ainsi, dans le premier cas il s'agit d'un anthropomorphisme d'exclusion, du « tout ou rien », du « bon » ou « mauvais » de l'être humain, alors que dans le second cas, il s'agit d'un anthropomorphisme « global » de l'Homme dans son aspect le plus « représentatif » de ses fonctions supérieures.

Les notions de monde diurne/nocturne ou infra-supra monde nous incitent à faire la comparaison avec les notions développées par Gilbert Durand dans ses *Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Apparemment, l'adéquation est positive et totale, la classification de Durand, « distinguer » (diurne), « relier » (mixte) et « confondre » (nocturne), s'appliquent respectivement, d'une part, à Jupiter, Mars et Saturne et, d'autre part, à la Lune, Vénus et Mercure.

Dans la thèse de Gilbert Durand¹, qui se fonde sur l'observation des différentes images de l'inconscient collectif dont sont issues des différentes images du temps, l'« angoisse du temps » est tout à fait compatible avec nos observations car, selon nos travaux, toutes les planètes symbolisent le temps humain et cosmique. De plus il fait appel à des images du temps « thériomorphique »², c'est-à-dire représenté par des animaux, qui correspondent bien à nos données sur le bestiaire planétaire où animaux diurnes et nocturnes symbolisent le temps. Cependant, Durand distingue le régime diurne de l'image de son régime nocturne par des notions de temps, dans le premier cas, et par la notion d'« euphémisation » du temps se métamorphosant en espace, dans le second cas. Pour notre part, nous ne pouvons pas dire que Jupiter, Mars et Saturne soient plus liés au temps que les autres planètes, mais nous observons bien que le Soleil, la Lune, Vénus et Mercure sont liés à la notion double d'espace et de temps.

Dans cette perspective et en analysant les « paysages célestes », la problématique de cet article sera donc : « L'angoisse du temps se reflète-elle dans les paysages célestes ? » Pour répondre à cette question, nous ferons l'analyse stylistique des paysages célestes et nous aborderons la question de la représentation du zodiaque celle des planètes à propos desquelles notre analyse se fondera selon les résultats des travaux que nous venons de présenter en préambule.

De tous temps l'homme a observé les astres, l'observation astronomique est donc un sujet d'anthropologie. L'homme aurait-il une vision particulière des paysages célestes ? Pour répondre à cette question, nous avons fait appel aux études³ réalisées sur les illusions que le cerveau humain produit lorsqu'il contemple ces paysages célestes. Ces études montrent qu'elles font faire des figures de style : hyperbole, euphémisme et atténuation, par exemple, que nous allons développer.

Hyperbolisme

L'hyperbolisme est un mode d'expression diurne de l'image, comme le gigantisme, alors que l'euphémisme et l'atténuation sont des modes d'expression nocturne de l'image, comme le liliputisme. En ce qui concerne la première stylistique du régime diurne, les planètes et les luminaires apparaissent le jour, la nuit ou au crépuscule, plus gros à leurs levers.

Par « imaginaire » nous entendons souligner la faculté humaine à interpréter par des représentations et des images mentales la perception du réel, ce qui sous-entend que l'apparence visuelle est sujet à interprétation, en raison de notre perception visuelle du réel.

Le ciel est, en effet, le seul « élément » environnemental que l'Homme ne peut appréhender autrement que par ses seules

facultés visuelles. La perception anthropologique du ciel est probablement liée à l'acuité visuelle particulièrement « dégagée » chez les animaux ayant évolué vers la motricité bipède. L'effet de « voûte » stellaire s'accroît à mesure que l'Homme acquit la position debout qui prête à sa vue des facultés représentatives particulièrement importantes pour sa maturation. C'est, chez le petit de l'Homme, le contrôle oculaire qui est le premier instrument de sa maturation. Outre l'importance des représentations visuelles chez l'Homme, l'imaginaire se développe selon des fonctions spécifiquement anthropologiques, c'est-à-dire propres à tout être humain, lorsque le cerveau doit formaliser les représentations du ciel. Celles-ci ne se révèlent pas à l'Homme dans leur réalité physique et astronomique mais selon les représentations que lui renvoie le « traitement d'images » de son cerveau.

Par exemple, la taille des astres, de la Lune, du Soleil et des planètes est interprétée comme étant plus grosse à leur lever qu'à leur zénith ou lorsque les astres sont plus hauts dans le ciel, alors que la réalité astronomique ne change pas.

Il est pourtant très facile de constater la taille réelle de l'astre à l'horizon, sans aucune aide technologique sophistiquée. Par exemple, l'observateur, grâce à la proportionnalité de la longueur de ses bras, peut estimer la taille relative de la Lune en la mesurant à l'aide de son doigt (bras tendu) et constater qu'elle a la même grosseur (environ un demi-degré d'angle, comme le Soleil) à tout moment de son ascension. Dans ce cas l'imaginaire « anthropo-cosmologique » a un effet grossissant ou « hyperbolique » ayant tendance à exclure du champ visuel les marques de référence et d'évaluation de la taille réelle de l'astre. Il faut souligner que ceci est valable pour tous les autres phénomènes astronomiques assez gros à l'œil nu pour être visibles et que ce ne sont pas exclusivement les apparences

astronomiques qui « trompent » l'Homme, comme par exemple les rétrogradations apparentes des planètes ou la position géocentrique de l'observateur, mais aussi de véritables illusions d'optique, dues à la façon anthropologique de traiter les images célestes.

Euphémisme

Pour la deuxième figure de style de régime nocturne, le point de vue géocentrique donne aux planètes et aux étoiles l'apparence de tous petits points lumineux dont certains ont des mouvements apparents de rétrogradation.

On peut raisonnablement prendre en compte les données astronomiques perçues de la Terre, qui sont fortement influencées par la vision géocentrique et par les observations des rétrogradations planétaires pour expliquer les attributions et les symboles des planètes. En effet, les figures dans le ciel formées par les planètes rétrogrades ont pu être à l'origine de certains attributs planétaires.

Il faut voir dans les symboles planétaires, non la marque de phénomène astronomique d'exception mais l'empreinte de l'observation régulière des astronomes de phénomènes répétitifs susceptibles d'avoir constitué une « tradition ». C'est chez les astrologues des mondes anciens qu'apparaît ce genre de tradition. Par exemple, la rétrogradation apparente des planètes, qui était un phénomène observé depuis fort longtemps, a vite fait d'être sujette à interprétation dans la tradition même de l'astrologie. Les astronomes cherchaient, en vain, des justifications à l'apparente rétrogradation des planètes, phénomène très embarrassant dans le contexte d'une conception géocentrique de l'univers, mais les astrologues, eux, transcrivirent ces observations en terme interprétatif





de symbole et d'attributions planétaires.

Mars, en effet, émerge un peu plus chaque nuit de la terre pour s'élancer vers les étoiles du firmament. Mais, au bout de quelques nuits, elle entame bientôt une station (arrêt), puis, le jour suivant, rétrograde alors qu'elle se trouve à son périhélie, c'est-à-dire au plus proche de la Terre, pour s'arrêter une seconde fois, au bout de quelques nuits, et repartir plus rapidement les nuits suivantes en retrouvant le sens habituel de sa progression.

Lorsque Mars est rétrograde, se trouvant très près de la Terre, il apparaît alors plus gros dans le ciel. Ses effets peuvent alors passer pour plus terribles. Surtout, « l'effet de Mars » peut être renforcé tous les quinze ans, car la Terre et Mars se présentent alors à leur plus grande proximité. La rétrogradation de Mars est visible forcément à l'est, du moins après le coucher du Soleil. Au fil des nuits, elle apparaît comme effectuant une descente aux Enfers, toujours plus bas vers l'est. Et c'est dans cette région qu'elle apparaît renaître lors de sa rétrogradation, en remontant dans le sens du lever des étoiles. De l'autre côté, sur l'horizon ouest, Mars peut apparaître comme le vainqueur de la mort, puisque lorsqu'elle repart en sens direct elle semble sortir à jamais d'outre-tombe pour s'élancer vers le firmament. Lorsqu'elle s'approche de la Terre, elle paraît aussi plus grosse et plus forte, comme si elle avait pu vaincre un moment le monde des morts et se précipiter tout droit vers le dôme du monde. Pourtant après sa rétrogradation, la planète, comme le héros, finira par redescendre et rejoindre le monde des morts.

S'il y avait eu dans le ciel des figures qui auraient pu donner à penser que les astres étaient semblables aux héros défiant la mort (mais, les demi-dieux finissant toutefois par mourir), ce sont bien ces boucles, formées par les planètes rétrogrades, et *a fortiori* celle de la planète rouge plus qu'une autre.

Louis Cruchet

Il en va de même pour Jupiter et Saturne. Pour Saturne, qui rétrograde très souvent au cours de sa révolution, on peut avancer que c'est cette progression rétroactive qui a pu générer certaines caractéristiques symboliques tel le « poids » (Saturne associé au plomb) ou la mélancolie qui lui sont associés. Pour Jupiter, c'est la caractéristique du vainqueur du ciel (contre les forces ténébreuses, dans la mythologie gréco-romaine), la puissance et la supériorité que retiendront beaucoup de cultures astrologiques très différentes. Jupiter et Saturne, en effet, forment respectivement onze boucles en 12 ans et vingt-neuf en 30 ans, Mars en forme sept en près de 15 ans, Vénus cinq en 8 années et Mercure vingt-deux boucles en près de 7 ans.

En ce qui concerne Vénus et Mercure, leurs rétrogradations ne forment pas de boucles dans le ciel, mais plutôt des couronnes, ou « roues », autour du Soleil. Évidemment la « roue » de Mercure est beaucoup plus atténuée, parce qu'elle remonte très bas sur l'horizon, et, bien que le schéma soit le même, Mercure reste plus souvent associée au monde semi invisible du crépuscule. Cela fait de Mercure et Vénus, des planètes du crépuscule, associés tant au lever qu'au coucher, mais jamais au milieu du ciel.

Atténuation

De plus, les étoiles forment entre elles des constellations dans lesquelles de réelles distances séparent les étoiles entre elles dont l'observateur ne tient aucun compte. Un exemple est celui du manque de profondeur de champ de la vision nocturne du ciel qui, traitée par le cerveau, ne nous restitue pas la distance qui sépare les étoiles entre elles, cette distance ayant tendance à être gommée par l'effet d'un ciel « plat ». Dans ce cas l'imaginaire anthropologique a un effet d'atténuation, le point de vue géocentrique manquant de ligne de fuite, de perspective.

Le ciel, pour l'Homme, se pare d'autres « figures de style », comme la métaphore lorsqu'il voit des animaux zodiacaux fantasmagiques dans le ciel ou des dieux et des êtres fabuleux, alors que les astronomes modernes y voient tout à fait autre chose. Ainsi, devant le ciel, l'Homme devient un poète qui s'ignore puisque ses perceptions visuelles font de lui un Monsieur Jourdan de l'astrologie.

Le zodiaque, paysage contrasté

Les Sumériens puis les Babyloniens possédaient une astronomie de calcul mathématique qui tenait essentiellement compte du temps, alors que les grecs ont opté pour une représentation spatiale et donnèrent aux premiers paysages célestes une forme géométrique. La voûte céleste prenait alors figures de héros et de divinités de la mythologie grecque. Puis le voyage du zodiaque dans les différentes cultures astronomiques navigua et reçut les influences de la Perse, de l'Égypte ptolémaïque et du monde arabe pour parvenir jusqu'à nous par l'intermédiaire des traducteurs juifs et espagnols à partir des XII^e et XIII^e siècles. Chaque civilisation apportant leurs différentes symboliques, il est difficile d'y voir une constante, c'est pourquoi nous nous montrerons critique à propos d'un mythe : celui de l'origine du zodiaque.

Pour beaucoup, l'astronomie et le zodiaque sont mésopotamiens. Si cela est vrai historiquement parlant, parce que les Babyloniens ont été les premiers à concevoir un zodiaque, cela l'est moins, anthropologiquement parlant, parce que plusieurs cultures astronomiques ont conçu un zodiaque.

L'origine mésopotamienne du zodiaque est à trouver dans la conception des « trois voies célestes », dans le texte des tablettes dites « Moul Apin », qui répartissent 66 constellations dans le ciel sous le

patronage du dieu Anou, représentant du supra monde (cieux) au centre, de la divinité Ea, personnifiant l'inframonde (enfers) du sud, et Enlil le dieu de l'atmosphère (intermédiaire) au nord. Les constellations inventoriées dans ce traité sont classées comme appartenant à l'une de ces trois voies, en fonction du lever héliaque des étoiles. Les constellations proches de l'étoile polaire sont identifiées comme appartenant à la voie d'Enlil (nord) etc.

Le chemin parcouru par le soleil dans le ciel est conçu comme un cercle oblique ; son séjour dans chaque voie dure trois mois (Anou, Enlil, Anou, Ea) et coïncide avec un climat particulier. La voie d'Anou, traversée deux fois par le soleil au cours d'une année, correspond à une large bande d'environ 34° centrée sur l'équateur céleste⁴.

Mais, l'astrologie fut introduite en Grèce par le Chaldéen du nom de Bérose, dit Bérose le Chaldéen, au III^e siècle avant notre ère, et nous devons le zodiaque que l'on connaît aux Égyptiens, qui y introduisirent la constellation du Bélier, et surtout aux Grecs de l'époque ptolémaïque, c'est-à-dire après la conquête d'Alexandre Le Grand, époque à partir de laquelle le zodiaque prit sa forme définitive en Grèce et plus tard à Rome. Mais, en dehors du courant de diffusion géographique du zodiaque, qui vient de Babylone et passe par l'Égypte et la Grèce, la tradition perse du zoroastrisme a joué un rôle certain, au V^e siècle avant notre ère, qui influença (directement et indépendamment de ce premier courant) le zodiaque gréco-romain. Selon la thèse d'Anna Caiozzo⁵, l'influence perse sur le zodiaque aurait été encore sensible au Moyen Âge, par l'intermédiaire de l'astronomie arabe que l'Occident et l'Orient reçurent en héritage dès le VIII^e siècle. Le zodiaque mésopotamien ne fut donc pas un « produit fini », mais, bien au contraire, l'histoire du zodiaque démontre la complexité de





l' « influence orientale » qui fut notre legs. Chaque culture, contribuant à sa conception, attribua ses propres valeurs et symboles aux constellations comme aux signes, ce qui rend impossible aujourd'hui de tenir un discours généralisateur, sur le sens des caractéristiques zodiacaux, comme le font la plupart des astrologues. « Le » zodiaque d'origine oriental est déjà, en soit, à écrire au pluriel.

On a longtemps cru que le zodiaque fut l'apanage de l'Occident qui l'aurait reçu de l'Orient, pour certains de la Chine et que son invention aurait été, en quelque sorte, un des signes de la civilisation orientale dont le monde moderne aurait hérité. Pourtant les ethno astronomes découvrirent que, bien au contraire, la conception zodiacale n'était pas le monopole de l'Ancien Monde. Le problème se pose pour le zodiaque indien et celui de la Chine bouddhiste. Alors qu'il est à peu près certain que le zodiaque indien ait été influencé par l'hégémonie de la culture hellénistique⁶, le zodiaque chinois semble faire preuve d'une telle originalité, par rapport au zodiaque grec, qu'il peut avoir été propre à l'Empire du Milieu. En tous cas, une astronomie proprement chinoise s'était largement épanouie bien avant qu'ait eu lieu l'influence grecque. La question de savoir s'il a existé d'autres zodiaques dans les autres mondes est souvent liée au brassage des cultures, dans les mondes asiatiques, surtout à l'époque d'Alexandre Le Grand (IV^e siècle avant notre ère). Mais, la question ne se pose pas pour les cultures précolombiennes car les Mayas possédaient un zodiaque, au plein sens du terme, formé par 13 constellations⁷.

Schème rythmique de l'alternance, régime mixte et espace-temps

Par rapport au paysage contrasté du zodiaque, les planètes du crépuscule et de l'aurore, comme la Lune, Vénus et Mercure, marquent, par leurs levers et couchers, l'alternance du jour et de la nuit. La lune est visible de jour comme de nuit, et Vénus et Mercure ne sont visibles qu'aux couchers et levers du soleil. Ces planètes et astres signent l'alternance de l'espace-temps, des saisons et du calendrier qui signent le schème rythmique du régime mixte de l'imaginaire.

La Lune, Vénus et Mercure sont toutes des planètes de l'espace-temps selon nos travaux⁸ et le schème rythmique du régime mixte apparaît à travers l'alternance des saisons et du rythme jour/nuit. Gilbert Durand faisait déjà référence à la lune dans le régime mixte⁹ et nos travaux sur l'arbre cosmique ont montré toute l'importance de la Lune, de Vénus et de Mercure dans les différentes cultures astronomiques, en relation avec l'arbre cosmique qui relie (le « relieur » de Durand) le Ciel et la Terre.

La Lune, Vénus et Mercure ont pour dénominateur commun de relier à l'infra-monde, de communiquer avec lui, tant par exemple chez les Mayas (Mercure), les Moche (Lune), les Aborigènes d'Australie (Vénus), mais la particularité de la Lune et de Vénus et/ou de leur personnification est d'être de genre et/ou de sexes différents dans toutes les cultures astronomiques du globe. Cela leur confère une symbolique plus « mixte », comme le régime mixte, selon Durand.

L'ambivalence est plus marquée dans la symbolique vénusienne qui peut être bicéphale (en Égypte antique), à double aspect (au Mexique¹⁰), ou à aspect antinomique (chez les Mayas et les Aztèques), parce qu'elle est presque partout dans le monde appelée « étoile du matin » et « étoile du soir » ou « étoile de l'est » et « étoile de



l'ouest » ce qui leur confère un double aspect. D'une culture à l'autre, les significations de Vénus peuvent aussi être antinomiques, comme par exemple le « Lucifer » des Romains¹¹ et l'étoile de Jésus¹² chez les chrétiens. Il en fut de même, dans une moindre mesure, pour Mercure qui recevait quelquefois les mêmes qualificatifs (« étoile du matin » et « étoile du soir » ou « étoile de l'est » et « étoile de l'ouest ») et il est probable que certaines cultures astronomiques aient attribué des valeurs mercuriennes à Vénus par manque de distinction entre les deux planètes, Mercure ayant toujours été difficile à observer car la planète est très proche du soleil. En tous cas, lorsque la différence semble avoir bien été établie, en Orient et en Europe, Mercure devient autant ambivalente.

L'angoisse du temps : les planètes et le temps

La théorie des *Structures anthropologiques de l'imaginaire* énonce deux propositions, la première sur l'origine de l'imaginaire, la seconde sur l'organisation de son contenu, ainsi, l'origine de l'imaginaire est une réponse à l'angoisse existentielle liée à l'expérience « négative » du temps. L'être humain sait qu'il mourra un jour car le temps le fait passer de la naissance à la mort. De cette angoisse existentielle et universelle naîtrait l'imaginaire.

Si les étoiles sont parfois favorables à la croyance populaire en la métempsychose, psychologiquement parlant, le noir de la nuit est aussi une projection expressive de l'angoisse¹³ et toute observation de supernovæ, astéroïde ou comètes révèle une peur de l'inconnu et de l'imprévisible : l'angoisse du temps astronomique est aussi une angoisse de la mort.

L'imaginaire est aussi astrologique car les planètes évoquent elles aussi le temps. Plus précisément, les personnifications des

planètes ont tous un lien de parenté entre elles ou avec d'autres personnages mythiques. Elles symbolisent les liens généalogiques et générationnels (père/fils ou fille, mère/fils ou fille) ou les liens de filiation « horizontale » (frères ou sœurs, frère et sœur), voire de consanguinité et d'inceste (frère/sœur = époux/épouse). Plus exactement, la notion de « temps » semble être le dénominateur commun à toutes les planètes, aussi bien sur le plan du temps chronologique, de l'âge et de la parenté qu'au niveau du temps cyclique et symbolique. Ainsi, les planètes désignées et qualifiées dans les différentes cultures astronomiques ont toutes, du Soleil à Saturne, des signifiants biologiques (jeune/vieux), génésique (enfant, frère/sœur, voire jumeaux) et/ou générationnel (frère/sœur, fils/fille, père/mère...) et des signifiés de temps « cyclique » (sexualité, menstrues, sang, fécondité, végétation...) et/ou de temps « symbolique » (animaux diurnes ou nocturnes). Les planètes sont donc toujours en relation avec le temps humain, la vie et la mort et l'angoisse du temps.

Les planètes et l'espérance de vie au cours des âges

La grégariation de la société humaine, qui se sédentarise et voit apparaître l'agriculture, associée à un réchauffement climatique, expliquent probablement l'augmentation de la mortalité au Mésolithique.



Périodes	Espérance de vie selon Ladislas	Espérance de vie selon Lefrançois
Mésolithique	25 ans	
Néolithique	32 ans	25-28 ans (moyenne de 26,5 ans)
Âge du bronze		35 ans
Mycènes (XV ^e au XI ^e)		36 ans
Âge de fer		36 ans
Antiquité (IX ^e au V ^e)	36-40 ans (moyenne de 38 ans)	
Classicisme (Grèce, Rome)		38-41 ans (moyenne de 39,5 ans)
Moyen Âge	25 ans	35 ans

Espérance de vie dans les anciens mondes jusqu'au XX^e siècle, pour les autres périodes selon les sources

On peut, raisonnablement penser à une espérance de vie de 25 ans pour la période mésolithique, avec une légère amélioration au Néolithique. C'est d'ailleurs l'estimation de Ladislas Robert¹⁴ et de Lefrançois¹⁵ dans son étude de synthèse, « L'espérance de vie du néolithique à nos jours », reprenant notamment l'étude du J.L. Angel (*Human Biology, Health and History in Greece from the First Settlement until Now*) parue en 1951.

Si l'espérance de vie s'améliore très lentement, au fil des âges, la période des mégalithiques occidentaux révèle au contraire une espérance de vie étonnamment élevée, avec un âge moyen au décès dépassant de quelque peu 50 ans, une moyenne que l'on ne pourra retrouver qu'au XIX^e siècle ! En effet, « le seul élément sérieux sur lequel on puisse actuellement

s'appuyer est fourni par un hypogée champenois, celui des 'Gouttes d'Or' à Loisy-en-Brie, auquel a été appliquée récemment une méthode permettant d'apprécier sans biais (...) l'âge moyen au décès d'un ensemble de squelettes adultes (...). À un écart-type près, le résultat obtenu est 52 ± 3 ans »¹⁶.

L'exemple du mégalithisme est doublement intéressant. D'une part, les sépultures collectives, dont les corps mis à jour se comptent par centaine, ne résultent pas d'une quelconque sélection idéologique des défunts : les sépultures du mégalithisme occidental reflètent parfaitement l'état de santé mentale et physique des sociétés locales qui ont mis en œuvre une véritable gestion des mort et des rites socio-culturels pour anticiper la mort et l'intégrer dans la vie communautaire. En effet, les techniques monumentales n'étaient pas uniquement esthétiques ni mégalithiques, mais prévoiaient aussi un espace funéraire aux proportions nécessaires aux exigences du renouvellement des morts : l'espace des chambres des morts était calculé en fonction du temps imparti à la décomposition des chairs afin d'introduire de nouveaux défunts au moment où les anciens corps étaient réduits à l'état de squelette¹⁷. D'autre part, les orientations astronomiques des mégalithes, qui permettaient une meilleure prévision des récoltes et une gestion de l'agriculture des sociétés néolithiques, servaient aussi d'observatoire susceptible de produire des découvertes astronomiques et probablement de prédire les éclipses ou tout autre phénomène permettant de maîtriser le temps astronomique. Ces prédictions offraient une relation humaine avec le Soleil et la Lune sur un mode de pérennisation d'observation sereine et non traumatique.

Nous pensons que les liens étroits entre le ciel et la mort se sont établis sur le registre de l'espoir des défunts dans l'au-delà et l'angoisse du temps, ces deux derniers étant en relation à l'espérance de vie. À l'âge des premiers cultes funéraires du



mégalithisme occidental, l'espérance de vie, en termes de moyenne d'âge, était élevée et ni les cultes ni les découvertes astronomiques ne semblent avoir été l'expression d'un quelconque pessimisme vis-à-vis de la mort et de l'espérance en la vie. En revanche, l'espérance de vie était faible au cours des âges suivant le mégalithisme. Au cours de l'Antiquité de nombreuses découvertes astronomiques ont pu contribuer à associer la perte d'espérance aux mouvements du ciel. La découverte du décalage entre constellations et signes à Babylone et ailleurs, puis la découverte de la précession des équinoxes par Hipparque, en Grèce, et enfin la décentralisation de l'Homme par rapport au cosmos, en Europe, ont probablement participé du « fardeau » des connaissances acquises au fil de l'histoire et exprimer une certaine angoisse du temps qui semble avoir existé dans les cultures méso-américaines comme dans celles de la Mésopotamie jusqu'à nos contemporains.

Le Moyen Âge et l'âge classique de l'Europe (en France l'époque de l'Ancien Régime), à l'inverse du mégalithisme occidental du Néolithique, sont l'exception minimaliste de l'espérance de vie, réduite à 25 ans alors qu'à l'âge classique de l'Antiquité l'espérance de vie atteignait presque 40 ans. Cet « âge sombre » était aussi un retour aux conceptions antiques de l'astronomie et de l'astrologie qui ne pouvaient qu'amplifier l'angoisse du temps causée par les guerres, la peste noire, les disettes et les hivers rigoureux, en dépit de la quête chrétienne et messianique de temps nouveaux, linéaires et non cyclique à l'image de l'éternel retour.

Entre ces deux exceptions, l'élévation de l'espérance de vie durant le mégalithisme occidental et la faiblesse médio-classique de cette dernière, un léger accroissement de la moyenne de l'espérance de vie apparaît à l'âge classique de l'Antiquité. On aurait alors pu penser à une amélioration des mentalités face à la mort et à l'espérance en la

vie, mais ce serait sans compter la découverte du décalage entre signe et constellation, à Babylone probablement dès le VIII^e siècle avant notre ère, puis celle de la précession des équinoxes, par Hipparque au II^e siècle av. J.-C.. Comme chez les Méso-américains, qui avaient eux aussi pris conscience d'un « désordre cosmique », ces découvertes ouvraient la voie à une vision entropique de l'univers et à l'angoisse du temps. Pour preuve de cette vision, le pessimisme face à la vie et à la mort de la pensée mésopotamienne décrite par Jean Bottéro dans sa « mythologie de la mort ». Le pessimisme mésopotamien était favorisé par la coutume de croire que les planètes étaient les messagers des dieux (et non les dieux eux-mêmes comme plus tard chez les Grecs) qui scellaient à jamais la destinée des hommes dans le ciel. Cette vision n'était pas franchement fataliste, comme chez les stoïciens de l'âge classique, car des prières et des rites pouvaient permettre la propitiation des dieux. Cependant, la tradition mésopotamienne de l'observation des bolides de feu, astéroïdes ou comètes, comme nous en rendent compte Bailey, Clube et Napier dans leur *The origin of Comets*, avait gravé dans l'inconscient collectif une peur ancestrale du ciel et des étoiles.

Si les étoiles sont parfois favorables à la croyance populaire en la métempsychose, psychologiquement parlant, le noir de la nuit est aussi une projection expressive de l'angoisse¹⁸ et toute observation de supernovae, astéroïde ou comètes révèle une peur de l'inconnu et de l'imprévisible : l'angoisse du temps astronomique est aussi une angoisse de la mort.

Les planètes ont souvent inspiré cette angoisse du temps astronomique, en symbolisant les enfers et la mort. Comme chez les Méso-américains, où Vénus symbolisait la guerre et la mort, en Mésopotamie, la Vénus du matin (Ishtar) était la déesse de l'amour



et de la guerre et la Vénus du soir (Inanna) était la déesse des enfers, alors que Mars (Nergal) était le dieu mâle des enfers et Saturne (Ninib) un ancien dieu solaire de l'ouest, le couchant symbolisant le lieu que les défunts empruntaient pour rejoindre le séjour des morts.

Pour conclure, les paysages célestes se déclinent en accentuation (régime diurne), en atténuation (régime nocturne), en alternance (régime mixte). L'angoisse du temps se reflète plus dans l'hyperbolisme du régime diurne. Mais ce n'est pas tout, car nous avons vu la corrélation possible entre espérance de vie et paysage céleste. Expliquons-nous. Loin de nous l'idée de causalité du ciel avec l'âge de la mort. Nous ne pensons pas que c'est parce que le ciel s'est obscurci que les hommes sont morts plus jeunes. Mais nous soulignons la corrélation entre espérance de vie et vision cosmologique. Lorsque l'âge de la mort est faible et que la vision entropique du cosmos l'emporte, il y a de plus fortes probabilités pour que les « désastres » du ciel soient traumatisants et angoissants. À plus forte raison, lorsque la précession des équinoxes devient un « désenchantement du monde » au cours d'une période d'espérance de vie faible, l'angoisse du temps devient plus forte.

Notes

¹ Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Dunod, 1984.

² *Ibid.*, p. 71-96.

³ À ce propos, voir <http://facstaff.uww.edu/mccreadd/>.

⁴ Cécile Michel, « La géographie des cieux : aux origines du zodiaque », *Astrologie en Mésopotamie, Les dossiers d'archéologie*, n° 191, mars 1994, p. 38.

⁵ Anna Caiozzo, *Images du ciel d'Orient au Moyen Âge. Une histoire du zodiaque et de ses représentations dans les manuscrits du Proche-Orient musulman*, Presse universitaire de Paris-Sorbonne, 2003, p. 29-60.

⁶ Voir à ce propos Robert Han, <http://www.astro.com/people/hand-his-f.htm>.

⁷ Suzan Milbrath, *Star Gods of the Maya. Astronomy in Art, Folklore and Calendars*, University of Texas Press, Austin, 1999, p. 254-258.

⁸ Louis Cruchet, *Les noms des planètes dans les différentes cultures. Essai d'imaginaire planétaire*, L'Astronome, 2014.

⁹ *Ibid.*, p. 321-339.

¹⁰ Voir à ce sujet <http://jsa.revues.org/512>.

¹¹ André Le Bœuffle, *Astronomie, Astrologie, Lexique latin*, Picard, 1987, p. 167.

¹² Will Erich Peuckert, *L'astrologie, son histoire, ses doctrines*, Paris, Payot, 1980, p. 39.

¹³ *Ibid.*, p. 97-99.

¹⁴ Robert Ladislas, *Les horloges biologiques*, Champs Flammarion, 1989, p. 238.

¹⁵ Richard Lefrançois, « L'espérance de vie du néolithique à nos jours », *Les nouvelles frontières de l'âge*, La presse de l'Université de Montréal, 2004, p. 101.

¹⁶ Jean Guilaine (dir.), *Mégalithisme de l'Atlantique à l'Éthiopie*, Séminaire du collège de France, éditions errance, 1999, p. 12.

¹⁷ *Ibid.*, p. 23-40.

¹⁸ *Ibid.*, p. 97-99.